

Mots. Les langages du politique

79 (2005)

Discours de violence au nom de la foi

Pierre Lavelle

Bouddhisme et terrorisme dans le Japon ultranationaliste. La Conjuración du Sang

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Pierre Lavelle, « Bouddhisme et terrorisme dans le Japon ultranationaliste. La Conjuración du Sang », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 79 | 2005, mis en ligne le 30 mars 2011. URL : <http://mots.revues.org/1371>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : ENS Éditions
<http://mots.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://mots.revues.org/1371>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© ENS Éditions

Pierre Lavelle

Bouddhisme et terrorisme dans le Japon ultranationaliste. La Conjuration du Sang

Parmi les diverses Écoles de bouddhisme, celle de Nichiren (1222-1282) est particulièrement originale. Du vaste corpus mahâyânique, il considérait que le *Soûtra du Lotus de la Loi merveilleuse* exprimait la vérité ultime et suffisait comme texte sacré. Il fut le seul fondateur d'Église à anathémiser les autres comme hérétiques : psalmodier le nom d'Amida menait à l'enfer, les adeptes du zen étaient des diables, l'École des mantras (Shingon) causait la ruine du pays, ceux de l'École de la discipline (Ritsu) étaient des traîtres. La croyance que l'on vivait les temps derniers de l'Âge de la Fin de la Loi bouddhiste était alors courante, mais Nichiren en tirait des conclusions des plus radicales. D'une part, il était urgent de répandre la Loi par le moyen le plus efficace : confondre l'adversaire par la méthode « briser et soumettre » et non plus « rassembler et accueillir » ; simplifier les pratiques, la principale étant la psalmodie de la prière monologiste « *Namu Myôhō Renge kyô* », « Adoration du *Soûtra du Lotus de la Loi merveilleuse* ». D'autre part, Nichiren adressa au régent du bakufu de Kamakura, le dirigeant de fait du pays, le *Traité sur la pacification de l'État par l'établissement de l'orthodoxie* : établir officiellement la seule vraie religion et interdire les hérésies était la condition nécessaire pour éviter les calamités causées par celles-ci, dont la plus prévisible était alors l'invasion mongole. La propagation de la vérité, dont le Japon était le centre, devait devenir mondiale pour assurer le salut universel ; ainsi le bouddhisme de Nichiren est-il aussi un nationalisme, accompagné d'un esprit d'opposition à des autorités jugées laxistes. Cela l'amène à se départir de son intolérance en faveur du shintô ; le mandala qu'il a dessiné, composé non d'images mais de mots, a pour centre le Titre sacré du *Soûtra du Lotus*, entouré de noms de divinités parmi lesquelles figure celui de la déesse solaire Amaterasu ou « Divinité-qui-illumine-le-Ciel », Ancêtre Impériale ; cette position subordonnée distingue le nationalisme de Nichiren de celui qui domine, à base shintôiste et à forte teneur confucianiste. Cette activité lui valut persécutions et exils, qu'il reçut comme occasions de développement spirituel.

Université d'Ôsaka, lavelle@a-net.email.ne.jp

L'immanentisme panthéiste propre au mahâyâna est particulièrement fort au Japon du fait des interactions avec le shintô ; Nichiren lui aussi est très marqué par le dogme de l'« illumination originelle » (*hongaku*), bouddhité fondatrice de tous les êtres. Il fonde l'impératif d'action en faisant sienne l'idée de la possibilité de « devenir bouddha dans son propre corps », c'est-à-dire de réaliser dans cette vie même une illumination qui est une expérience inséparablement spirituelle et physique. L'immanentisme extrême du bouddhisme japonais prend des formes différentes selon les Écoles ; pour Nichiren, c'est la politique.

Après la mort de Nichiren, l'esprit d'intolérance provoqua de nombreuses scissions. La plupart des Églises se dépolitisèrent et rejoignirent l'*establishment*. Mais une minorité garda l'intransigeance du fondateur. À l'époque contemporaine, sa lignée donna naissance au nichirénisme, vocable qui désigne des organisations plus ou moins politisées. Le nichirénisme à teneur politique maximale fut celui du maître de la Conjuración du Sang : Inoue Nisshô.

Nichirénisme et ultranationalisme : la synthèse d'Inoue Nisshô

L'ultranationalisme japonais connut son apogée dans les années 1931-1945. Pour situer ses nombreuses tendances, on utilise deux paires de coordonnées : le « nationalisme d'en haut » était celui des élites dirigeantes, celui « d'en bas » des innombrables organisations surgies dans les masses ; la « droite idéaliste » voulait la mise au pas de la politique et de la culture, la « rénovatrice » ajoutait des réformes économiques et sociales. Les différents groupes recouraient dans des proportions variées à la propagande, à l'action légale et à la violence. La Conjuración du Sang était d'en bas, rénovatrice et activiste. De plus, les doctrines nationalistes comportaient des proportions variées de shintô, de confucianisme, de bouddhisme et de pensée occidentale. Celle d'Inoue Nisshô était bouddhiste, empreinte de shintô, sans confucianisme, et s'il évoque au passage les doctrines occidentales c'est pour les critiquer (mais il utilise bien sûr le japonais contemporain, envahi de concepts occidentaux soit par les « mots de traduction »¹, soit par l'évolution de sens de mots anciens).

Inoue Nisshô (1886-1967) était à la fois un politique et, selon l'expression japonaise, un « chercheur de Voie ». De 1910 à 1922, il fut employé en Chine, notamment en Mandchourie, comme interprète, se livrant au renseignement au profit de l'armée japonaise. Il fut ainsi de ces nombreux nationalistes japonais

1. On appelle « mots de traduction » (*hon'yakugo*) des néologismes en caractères chinois forgés pour la plupart à l'ère Meiji (1868-1912) pour signifier des concepts venus d'Occident ; certains sont calqués sur l'étymologie du néologisme occidental (par exemple « automobile » = *jidôsha* « voiture qui se meut elle-même »), d'autres non (par exemple « téléphone » = *denwa* « parole électrique »).

qui travaillaient à la mise en place d'une collaboration, bien sûr inégale, des deux nationalismes ; on les appelait « *rônin* du continent » ou « *rônin* de Chine », le *rônin* réunissant, comme on sait, les prestiges du samouraï et de l'absence de maître : intrépidité face à la mort et dévotion au bien public, libération des attaches sociales et autonomie morale ; dans la seconde expression, « Chine » se disait *Shina*, mot d'origine obscure – Qing, devenu Shin en prononciation sino-japonaise ? – employé du 18^e siècle à 1945 pour éviter l'habituel *Zhong-guo/Chûgoku*, « Pays du Milieu », par les nationalistes, qui avaient une autre idée quant à l'identité de celui-ci. Le père et le frère aîné d'Inoue, inquiets de sa longue absence, consultèrent un devin qui leur dit que son nom personnel, Shirô, ne garantissait pas un retour sain et sauf. Le frère le remplaça par *Akira*, écrit avec le caractère chinois qui signifie « lumineux, brillant, éclatant », nom qu'il porta désormais. Revenu au Japon, il pratiqua la méditation et le jeûne à l'Ermitage des Trois Vertus – bienfaisance, suppression du souci, sagesse – et se convertit au bouddhisme de Nichiren. En 1924, frappé par le fait que le caractère chinois lu à la japonaise *Akira* était un composé de deux autres lus à la sino-japonaise *nichi*, « soleil » et *shô*, « appeler, convoquer », il les sépara pour se donner le nom de Nissshô, l'« Appelé du Soleil »². Commencent par *Nichi* ou ses variantes (*Nish-*, *Nip-*, etc.) non seulement les noms que se donnèrent Nichiren et presque tous les maîtres qui fondèrent des Églises à sa suite, mais encore *Nippon* (ou *Nihon*) – c'est-à-dire le nom même du Japon, « Origine du Soleil ».

La même année, Nissshô se maria. Il mena dès lors une vie de bonze, de chef de famille – ce qui au Japon n'est pas incompatible – et de militant ultranationaliste, entrant en contact avec quelques-unes des grandes figures du mouvement. Les noms des sociétés dont il fut membre ou cofondateur sont révélatrices de l'atmosphère du milieu : Ligue pour la Construction du Nouveau Japon ; Société de la Fondation du Pays (c'est-à-dire du passage de l'Âge des Dieux à l'Histoire, par l'intronisation du premier Tennô humain, Jinmu, le 11 février 660 avant l'ère occidentale). Le père de Nissshô avait été membre d'une société de ci-devant samourais traditionalistes qui s'était rebellée en 1876 : la Compagnie du Vent des Dieux, le *kamikaze* qui, s'élevant du sanctuaire d'Amaterasu, à Ise, détruisit la flotte mongole. De 1927 à 1930, près de la ville de Mito aux prestigieux antécédents nationalistes, Nissshô fut gardien du Temple de la Protection du Pays (*gokoku*), notion commune à la plupart des Écoles bouddhistes japonaises, mais qui prend un relief particulier dans celle de Nichiren. Il recruta de

2. Bien que la précision ne soit plus guère nécessaire du fait de l'ouverture croissante des Occidentaux aux cultures du monde, rappelons que le japonais utilise conjointement trois types d'écriture, les syllabaires hiraganas et katakanas et les caractères chinois, et que la plupart de ceux-ci ont une ou plusieurs « lectures sino-japonaises » (adaptations au système phonologique japonais de leur prononciation chinoise) et une ou plusieurs « lectures japonaises », qui sont des mots purement japonais. Par exemple, le chinois *ri* (je en système EFEO), « soleil », est lu *nichi* ou *jitsu* à la sino-japonaise et *hi* à la japonaise ; le chinois *zhao* (*tchao*) est lu respectivement *sho* et *mesu* (« convoquer »), *su* étant écrit en hiragana.

jeunes disciples, agriculteurs touchés par la crise, employés en chômage chronique et étudiants. Avec eux, il fit obstruction par la force à un bal organisé par la mairie de Mito, considéré comme manifestation de mœurs occidentales corrompues. Cet épisode le fit apprécier des ténors de l'activisme comme Ôkawa Shûmei, avec lesquels il renforça les contacts. En octobre 1931, l'occupation de la Mandchourie et une première tentative de putsch inaugurèrent la grande période de l'ultranationalisme.

En janvier 1932, Inoue Nisshô forma le Ketsumeidan, traduisible par « Conjurateur du Sang » ; *ketsu* signifie « sang, consanguinité », *mei* « pacte solennel, alliance, ligue, jurer, faire serment » et *dan* « groupe » ; depuis le 14^e siècle, les samouraïs projetant des entreprises hardies s'associaient en *ketsumei* conclues par le « pacte du sang », chacun apposant sous sa signature son doigt ensanglanté ; par la suite, cette formalité disparut et certaines de ces fraternités devinrent anodines. Mais en l'occurrence, ce n'était pas le cas. Le mot *sang* figurait très rarement dans le nom des associations ultranationalistes ; ses signifiants chinois et japonais connotent le combat, l'effort, la vitalité exubérante, l'ardeur juvénile, le sang chaud. Le petit groupe de jeunes était très soudé par le charisme de son maître, qui était de vingt ans leur aîné. Nisshô choisit parmi les hauts dirigeants de la politique et de l'économie une vingtaine de personnes à assassiner. Le 9 février, son plus proche disciple, Onuma Shô (1919-1978), après s'être préparé à la mort par une semaine de méditation et d'austérité, assassina – tout en récitant intérieurement « *Namu Myôhō Renge kyô* » – Inoue Junnosuke, banquier et chef du parti constitutionnel-démocrate, pair, ancien gouverneur de la Banque du Japon et ancien ministre des Finances ; le 5 mars, Hisanuma Gorô, 20 ans, tua le baron Dan Takuma, directeur général du *zaibatsu* Mitsubishi. Le 15 mai, le Premier ministre Inukai Tsuyoshi fut assassiné par de jeunes officiers de marine liés à Inoue Nisshô. Celui-ci se réfugia dans les locaux de la Société de la Pratique Céleste – dénomination de type confucianiste – animée par le fils du grand pionnier de l'activisme ultranationaliste Tôyama Mitsuru. Sur les conseils de ce dernier, il se livra. En 1934, Inoue, Onuma et Hisanuma furent condamnés à la prison à vie, les onze autres conjurés à des peines de 3 à 15 ans. En même temps parut un livre de Nisshô, *Vivons donc l'esprit japonais !*

Ces trois assassinats furent un succès. La doctrine de Nisshô influença considérablement l'ensemble du mouvement. Les *zaibatsu* proclamèrent leur *tenkô*, « conversion » au sens intellectuel et non religieux, mot clé de l'époque qui désignait l'abandon du libéralisme ou du marxisme pour le nationalisme ; dans leur cas, cela prit une forme plutôt symbolique, assortie de secours aux nécessiteux. En ces temps de la Grande dépression, les ultranationalistes d'en bas se virent approuvés par une partie de l'opinion, ce qui aida ceux d'en haut à grignoter peu à peu le pouvoir.

En prison, Nisshô écrivit un journal, publié après sa mort sous le titre *Le flamboyant chercheur de Voie* ; plus tard, un sympathisant devait lui consacrer un livre intitulé *Comme le feu*. En 1940, les membres de la Conjuración encore incarcérés bénéficièrent de l'élargissement décrété à l'occasion du 2 600^e anniversaire de la Fondation du Pays. L'année suivante, Nisshô eut des entrevues avec le prince Konoe Fumimaro, Premier ministre, descendant des Fujiwara qui étaient, depuis treize siècles, la seconde famille du pays et, à ce titre, proche du Tennô, ainsi que principal représentant de l'ultranationalisme civil ; les deux hommes examinèrent les moyens d'empêcher les militaires d'accéder directement au pouvoir – ce qui échoua et mena à la guerre. La même année, Nisshô fut amnistié et fonda l'Académie du *Himorogi*, du nom de l'emplacement purifié et réservé au dieu des sanctuaires shintôïstes. Dans les années cinquante et soixante, il devint membre du Conseil du Mouvement de Restauration impériale pour le Kantô, fonda avec Onuma le Groupe pour la protection du pays, devint conseiller suprême du Groupe pour la Protection du Grand Japon ; l'idée d'une Seconde Restauration nommée aussi, d'après les noms de règne des Tennôs qui étaient aussi ceux des ères, Restauration de Taishô (« Grande rectitude », 1912-1926) puis de Shôwa (« Harmonie resplendissante », 1926-1989), devant compléter celle de Meiji en renforçant les pouvoirs du Tennô, était fondamentale dans l'ultranationalisme. Mais après la guerre, Inoue Nisshô et Onuma Shô n'avaient plus guère d'importance dans une extrême droite elle-même minorisée et bien changée. Ils publièrent leurs mémoires, intitulées respectivement *Un homme, un meurtre* et *Un meurtre, de multiples renaissances*, jetant un regard satisfait sur leur vie.

Il n'y a pas que les mots qui signifient. Les premières photographies montrent un jeune bonze en habit sacerdotal, au visage lisse et impassible propre à son état. Le Nisshô de la Conjuración du Sang porte les lunettes rondes de l'intellectuel, qui s'harmonisent avec son visage rond. Puis le crâne se dégarnit, les lunettes demeurent, et flotte la barbe blanche et clairsemée du sage oriental, serein comme il l'a toujours été. Le vieux Tôyama Mitsuru arborait lui aussi une longue barbe et une impressionnante sérénité. Le visage du confucéen Ôkawa Shûmei, lui aussi orné de lunettes, n'exprime que le côté professoral de sa personnalité. Chez les militaires, l'impassibilité s'accompagne parfois de la rigidité règlementaire. Parmi les activistes, seul peut-être Kita Ikki, le plus occidental d'entre eux, laisse sur ses photos transparaître le poseur.

Les mots d'un bouddhisme extrémiste

La doctrine d'Inoue Nisshô allie l'ultranationalisme et le bouddhisme de Nichiren. Son discours est un assemblage cohérent des champs lexicaux qui leur sont propres.

Certaines de ses prédilections langagières font partie du patrimoine commun à toutes les tendances ultranationalistes. La fréquence du caractère chinois « pays » (*kuni* en lecture japonaise, *koku/kok- / -goku* en sino-japonaise), qui apparaît dans de nombreux composés, est normale chez des nationalistes. Font aussi partie de ce patrimoine les mots *construction*, *bâtir*, *développement* et, dans la droite rénovatrice, *réorganisation* ; l'emploi par Nisshō de *révolution*, rare dans ce mouvement, est une marque de rénovationisme extrémiste. Aux précédents se rattache le champ shintōiste de la « vie » et de la « croissance », signifiés par le fréquent caractère lu *shō* ou *sei* qui, accompagné des hiraganas *ki* et *ru*, devient le verbe *ikiru*, « vivre ».

L'autre champ lexical est celui du bouddhisme, avec pour centre le caractère lu à la sino-japonaise *kaku*, « Éveil », « Bodhi » (« Illumination » dans les langues européennes, mais non en chinois et en japonais). C'est lui qu'on a rencontré plus haut, avec ajustement phonétique, dans *hongaku*. Accompagné du hiragana *ri*, il se lit à la japonaise *satori*. *Satoru* signifie à la fois « réaliser la Bodhi » et, dans un sens courant, « comprendre » en tirant intuitivement la leçon de l'expérience, avec des connotations de sagesse et de sérénité. Le caractère *shō/sei* signifie aussi « à l'état natif, naturel, non raffiné, brut » ; cela rejoint par connotation, dans les mots composés où il figure, la volonté du mahâyâna de saisir « la réalité telle quelle dans son ainsité » – car tel est le sens du caractère *nyo* dans le vocabulaire bouddhiste, où il désigne le Bouddha absolu –, volonté dont on sait à quel point elle est répandue dans la culture japonaise.

Propres à la fois au bouddhisme de Nichiren et au shintō sont les images solaires qui, comme on l'a vu, se retrouvent dans le nom du Japon et évoquent Amaterasu ; s'y ajoutent celles du feu et des flammes ; notons à titre d'exemple de la circulation du signifiant en japonais que *terasu*, « illuminer », s'écrit avec le caractère composé du *shō* de *Shōwa* ou d'*Akira* et de la clé du feu ; les images de lumière, de rayonnement, sont fréquentes dans le *Soutra du Lotus*, ainsi que dans les noms de règne des Tennōs.

Tant l'ultranationalisme que le mahâyâna sont des mystiques de l'unité et du retour à l'essence originelle. Dans certains termes de prédilection de l'un et de l'autre se retrouvent les mêmes caractères. Celui qui est lu *ichi* ou *itsu*, « un », et ses variantes *it-*, *is-*, *ik-*, etc., apparaissent dans de multiples mots composés. *Tai* a pour sens « corps », « forme, manière d'être, apparence » et « substance, essence, principes ». *Hon* et sa variante *-pon*, comme dans *Nihon* ou *Nippon*, signifie « fondamental, principal, essentiel, originaire ».

Chez Nisshō, cet alliage d'ultranationalisme et de bouddhisme ne va pas sans certaines adaptations de l'un et de l'autre. Alors que les ultras nommaient leur doctrine *tennōcentrisme* ou *doctrine de la centralité de la Maison Impériale*, Nisshō, quoique la faisant sienne, s'en abstient, centré comme il est sur l'Absolu bouddhiste révélé par le *Soutra du Lotus* (le mandala de Nichiren déplaisait aux ultras shintōistes). D'autre part, la supériorité du Japon qui, chez Nichiren,

était d'ordre historique, tenant à sa situation de centre de propagation mondiale de la vérité, devient chez Nisshō essentielle et absolue. La première de ces adaptations n'est pas très importante, car même sans son appellation habituelle il fait sien l'ultranationalisme. La seconde l'est beaucoup.

En effet, Nisshō adopte telle quelle cette clé de voûte de la doctrine impériale qu'est le dogme du *Kokutai*, écrit avec les caractères mentionnés plus haut. Le *Grand Dictionnaire de la langue japonaise*, l'usuel qui fait autorité, lui consacre les articles suivants :

Kokutai. – 1. Manière d'être de l'État (*kokka*). Caractère du pays (*kuni*). Coutumes du pays. 2. Dignité de l'État. Aspect de l'État. 3. Type de souveraineté étatique et ses particularités : monarchie, république, monarchie constitutionnelle, etc. 4. Plus particulièrement, désigne dans notre pays la manière d'être de celui-ci, centrée sur l'idée de la souveraineté du Tennō. De la fin de l'époque d'Edo à la seconde guerre mondiale, fut utilisé pour exprimer une idée de supériorité ethnique [...].

Doctrines du *Kokutai*. – Appellation générale des pensées politiques qui absolutisent l'idée de souveraineté du Tennō. Plus particulièrement, s'est formée à l'époque d'Edo sous l'influence du shintō, du confucianisme, de l'École [shintōiste] des études nationales (*Kokugaku*) puis, suite à la promulgation de l'Édit impérial sur l'éducation [en 1890] et jusqu'à celle de la nouvelle Constitution [en 1946], a dominé la conscience de nos compatriotes de l'ère Taishō à l'ère Shōwa antérieure [1926-1945] environ.³

En bonne doctrine impériale extrémiste, le caractère unique du Japon, qui fonde son incommensurable supériorité, tient au fait que la structure de son *Kokutai* n'est autre que celle de l'Univers. Pour Nisshō, le Japon est le « pays absolu », les autres sont « relatifs ». Il approfondit ce dogme en termes bouddhistes :

Le Japon, contrairement aux pays étrangers, est l'État dans lequel les lois de l'Univers – on peut dire aussi l'idéal ou la volonté de celui-ci – prennent la forme du *Kokutai*. [...] Tout en faisant un avec le Tout (*itta*) universel, j'en suis aussi une partie. C'est pourquoi ne vivre qu'en tant qu'individu est se rebeller contre sa propre essence (*hontai*). Or, l'éducation et le système social actuels, n'ayant d'autre fondement que des discriminations à l'occidentale, sont des rébellions contre la nature intime (*honzon*) de l'Univers. Cela ne peut que causer le désordre et mener à une impasse ; sans un retour à l'essentiel (*honsuji*), à savoir à leur réorganisation, ils courent inéluctablement à leur perte. [...] J'ai donc pensé qu'il fallait éliminer de ce monde le principe de discrimination (*shabetsu* ou *sabetsu*) et bâtir l'éducation et la société sur celui d'égalité (*byōdō*) absolue. [...] La réorganisation du monde entier, quoique étant le but ultime, étant irréalisable dans l'immédiat par mes propres forces, je résolu de commencer par celle du Japon⁴.

3. *Nihon kokugo daijiten (Grand Dictionnaire de la langue japonaise)*, 2000-2002 [1972], Éditions Shogakukan, t. 5, p. 592 et 593 respectivement.

4. Extrait de *Vivons donc l'esprit japonais !*, 1964, *Gendaishi shiryō* [Documents d'histoire contemporaine], vol. 5 : *Kokkashugi undō* [Mouvement nationaliste], t. 2, Éditions Misuzu shobō, p. 395.

« Discrimination » et « égalité » sont à entendre ici à la fois comme termes techniques bouddhistes et dans leur sens courant. Valeur suprême du bouddhisme, *byôdô*, l'« égalité », consiste à traiter tous les êtres, en tant qu'ayant la même essence, avec le même amour et la même « égalité d'humeur », par-delà le haut et le bas, le Bien et le Mal ; son contraire *shabetsu*, « discrimination », a les mêmes sens qu'en français (et donc, contrairement à l'usage qu'en fait Nisshô, n'est pas nécessairement péjoratif dans l'orthodoxie mahâyânique, qui pose la formule « discrimination *qua* égalité »). D'autre part, *byôdô*, de même que *sabetsu* s'il est lu à la manière bouddhiste *shabetsu* – car dans le vocabulaire bouddhiste, bien des caractères reçoivent des lectures rares – prennent par ailleurs des sens courants ; ainsi, Nisshô les utilise ici pour exprimer en même temps les conceptions sociopolitiques solidaristes et égalitaristes de la droite rénovatrice. Une telle exploitation des différents niveaux de sens est révélatrice de l'union totale, dans sa pensée, de la religion et de la politique, ainsi qu'il l'a dit lui-même à maintes reprises : « Mon mouvement de réorganisation de l'État est ma religion. » En cela Nisshô se distingue d'un Kita Ikki, fervent adepte du bouddhisme de Nichiren, mais dont la pensée politique est strictement laïque. Il va sans dire que la nature intime de l'Univers n'est autre que « la mienne propre ». « Notre révolution est d'abord la révolution de soi-même » ; les conjurés sont des « ascètes de la révolution » ; d'où la formule « vie quotidienne *qua* révolution ». Il en va de même pour le disciple favori, Onuma Shô :

L'éveil (*kakusei*) intérieur est Éveil (*kakugo*) à la vie. C'est pourquoi une révolution séparée de la personne est vide. La révolution est éveil à ma propre vie et création du monde qui est tel quel ma nature originelle (*honshô/honseï*) ; ainsi, le désir apparaissant tel quel, dans sa nudité, l'homme vit une passion authentiquement humaine. La révolution, c'est la vie, et vivre, ce n'est dépendre d'absolument rien d'autre que de la vie. Vivre, c'est vivre pour soi⁵.

Si *kakusei* signifie un éveil physique ou mental ordinaire, *kakugo* désigne cet aspect de l'Éveil bouddhique qui est sortie des illusions et acceptation résolue du monde tel qu'il est ; tant *kaku* que *go*, accompagnés du hiragana *ri*, se lisent *satori*. On peut voir ici comment, dans le discours de la Conjuraton, l'immanentisme mahâyânique est radicalisé par le vitalisme shintôïste. L'« union avec le Tout universel » qui, pour Nisshô, est le but suprême, réitérée avec insistance par la fréquence du terme *Univers*, relève des deux. Et comme les lois du *Kokutai* sont celles de l'Univers, sacrifier le « petit moi » au Tout et à l'État japonais constitue une seule et même opération de retour à sa propre essence.

La réorganisation du Japon n'a pas à chercher ses principes ailleurs ; son principe n'est autre que le retour du Japon à sa « nature originelle » (*honrai*). Nisshô ne détaille pas son programme de réorganisation ; il lui suffit d'exprimer son anticapitalisme et son antiparlementarisme et de renvoyer en bloc à ces

5. Extrait de la *Déposition écrite* de 1934, *ibid.*, p. 496.

principes bien connus du *Kokutai* qui sont ceux de l'ensemble de l'ultranationalisme : dictature impériale, moralité publique et privée, unité spirituelle de tous les Japonais, *pax nipponica* mondiale – qu'il préfère personnellement voir réalisée par une conférence internationale tenue à Tôkyô. S'il n'éprouve pas le besoin de préciser son programme, c'est du fait d'un irrationalisme affiché et parce qu'étant résolu à sacrifier sa vie, il laisse à d'autres la réorganisation. Ainsi dans ce dialogue avec son juge :

Nisshô. – Je ne sais pas ce qui m'a motivé. Ce à quoi je crois, c'est ce qui surgit au fond de mon cœur et qui me décide à passer à l'action. [...]

Le juge. – À quelle réorganisation pensez-vous et quels moyens voulez-vous utiliser ?

Nisshô. – Je ne pense pas à la construction de l'État. Mais au Japon, les partis font la politique des classes privilégiées. [...] Il faut rectifier leur politique et les décisions finales doivent revenir au Tennô. [...] Je pense certes à la société future, mais comme j'ignore ce qu'elle sera, je ne peux décider à moi seul de ce grand problème⁶.

Le seul projet politique concret de Nisshô est l'assassinat politique. Il n'a pas été le premier au Japon à en faire la théorie ; elle était déjà celle de la Compagnie du Vent Divin et de Tôyama Mitsuru ; mais c'est lui qui l'a portée à son accomplissement. Les privilégiés, accaparant l'État, s'interposent entre lui et l'ensemble des Japonais, faisant obstacle à l'union nationale. Le but des assassins est de leur faire opérer un « retour sur eux-mêmes » :

L'obstacle sur le chemin du développement créatif de l'État, c'est l'absence de prise de conscience (*mujikaku*) des classes dirigeantes ; le principe fondamental (*konpon*) est de leur faire prendre conscience, et par là de vivre dans un Japon qui soit [véritablement] le Pays du Tennô. Dans ces conditions, ce moyen extrême qu'est l'assassinat est un expédient (*hōben*) inévitable. [...] En effet, ils s'entourent de murailles si inexpugnables que ni les écrits, ni la bonne foi des patriotes aux plus hautes aspirations (*shishi*), rien ni personne ne peut quoi que ce soit contre eux. J'ai vite compris que, pour leur faire prendre conscience, il ne restait qu'une chose, les faire craindre pour ce à quoi ils tiennent par-dessus tout : leur vie. J'avais la conviction que c'était pour moi un exercice spirituel bouddhiste. À la réflexion, je pense qu'il n'y avait là ni Bien ni Mal. Je pense seulement que tout cela était nécessaire pour le développement de ce pays⁷.

Par son allusion aux *shishi*, patriotes idéalistes dévoués au Tennô et à la nation, Nisshô se situe dans leur lignée. Le thème du dépassement du Bien et du Mal est caractéristique de l'absence de confucianisme dans sa pensée. Car là encore, l'extrémisme reçoit des bases théoriques bouddhistes. Le terme technique « expédient » désigne un moyen utilisé pour le développement spirituel

6. Cité dans Hugh Byas, 2004, *Shōwa teikoku no ansatsu seiji : Tero to kûdetâ no jidai* [La Politique d'assassinat de l'Empire de l'ère Shōwa : Le temps du terrorisme et des coups d'État], traduit de l'anglais (*Government by Assassination*) par H. Uchiyama et N. Masuda, 2004, Éditions Tôsui shobō, p. 54.

7. Extrait de *Vivons donc l'esprit japonais !, Gendaishi shiryô*, op. cit., p. 347.

des êtres, judicieusement adapté à leur caractère et à leurs capacités, et cela pour le bénéfice de chacune des deux parties. Acte bouddhique, l'assassinat politique s'accomplit sans la moindre rancœur ni haine personnelles. Laissons la parole à l'un des meilleurs spécialistes de la pensée de l'extrême droite japonaise :

On peut avancer que la philosophie de l'assassinat a pris forme quand Inoue Nisshô a corrigé l'expression « un homme, un meurtre » (*hitori issatsu*) employée par Tôyama Mitsuru à propos de la Conjuración du Sang, en « un meurtre, de multiples renaissances » (*issatsu/issetsu tashô*). En effet, la philosophie de l'assassinat repose sur une conception de la vie et de la mort selon laquelle le moment de la réalisation des plus hautes aspirations doit être celui de la mort, et que, de plus, le meurtre a des rapports étroits avec la profusion de vies. En ce cas, il va de soi que ce qui est tué n'est pas l'ennemi, mais le moi. Tuer le moi, tel est le fondement de la philosophie de l'assassinat. [...] C'est ce qu'on appelle l'« identité de la vie et de la mort » (*shôji/shisei ichinyo*)⁸.

Ces formules de Nisshô qui évoquent le cycle des renaissances (*tashô*) dans le samsâra (*shôji*) signifient que les Japonais renaîtront à la vie grâce au sacrifice d'un seul. Ou plutôt de deux, car l'assassin est lui-même prêt à mourir ; en effet, Nisshô fut le meilleur avocat du principe du *suteishi*, terme du jeu de go qui désigne le gambit ; il étendait ainsi à l'activisme la pratique assez courante dans l'armée japonaise des opérations suicides, dont l'organisation, à la fin de la guerre, du corps d'attaque spécial des *kamikaze* ne fut que la systématisation. Lors de sa déposition, Onuma Shô déclara, citant un poème de son maître : « “La goutte de rosée prise au creux de la main / disparaît à l'aube d'été”. La révolution est la rosée de l'aube. Qu'importe que nous disparaissions ? »⁹

Par son acte, l'assassin réalise son salut. C'est ce que dit Onuma en appelant sa victime par son prénom, ce qui, dans un Japon plutôt formaliste, marque une forte intimité :

La relation de maître à disciple qu'il y a entre Inoue Nisshô et moi est de causalité conforme [*jun'en* : acte bon, fruit bon], celle d'assassin à victime que j'ai avec Inoue Junnosuke de causalité inverse [*gyakuen* : acte mauvais, fruit bon]. Car à bien regarder l'essence de la Réalité absolue [*nyojitsu*, sanskrit *Tathatâ* : « Ainsité »], Junnosuke est le Junnosuke du fond de mon cœur. Et mon cœur, c'est le grand cœur du Bouddha suprême [*Nyorai*, sanskrit *Tathâgata*, littéralement « Celui qui vient de l'Ainsité »]. [...] Le *Soûtra du Lotus* enseigne que la Voie bouddhique est faite des deux types de causalité. C'est, je crois, en tuant Inoue Junnosuke que j'ai à peu près saisi ce qu'est le bouddhisme. [...] C'est à Junnosuke que je le dois ; je pense que pour moi l'assassinat fut un expédient du Bouddha. Pour moi, Junnosuke est le Bouddha, la bonne œuvre suprême et le Maître en sagesse ; il est mon maître par causalité inverse. [...]

8. Matsumoto Ken'ichi, 1976, *Shisô to shite no uyoku* [L'extrême droite comme doctrine], Éditions Daisan bunmei sha, p. 41.

9. Cité dans H. Byas, *op. cit.*, p. 55.

Inoue Junnosuke, qui a quitté ce monde par ma main, est vivant au fond de mon cœur. Il y sourit du matin au soir¹⁰.

Tous les ans, à la fête des morts, Onuma Shô ne manquait pas de se recueillir sur les tombes de ses deux maîtres.

Dans bien des sociétés, de religions diverses, on a cru et on croit encore à la transfiguration spirituelle par la mort héroïque au combat. Certains ont considéré et considèrent encore comme un combat sacré le meurtre individuel ou de masse. Le problème que pose la Conjuración du Sang est que, parmi les grandes religions, le bouddhisme est la moins à même de justifier la violence. L'Absolu bouddhiste n'est pas jaloux et ignore la colère ; il n'a pas de vues sur l'Histoire et ne prône nulle guerre sainte. Mais les particularités de la doctrine de Nichiren – prétention à détenir la vérité absolue exprimée dans un texte sacré unique et par un prophète inspiré, intolérance envers les autres croyances, violence verbale des anathèmes, exigence d'être l'unique religion d'État, mystique de la persécution et de l'exil (au demeurant réels, le cas échéant), sens aigu de la mission historique mondiale, peuple élu –, ainsi que l'existence de cette frange terroriste, amènent à se réinterroger sur ses rapports à la socioculture japonaise et sur sa situation parmi les religions du monde.

10. Extrait de la *Déposition écrite, Gendaishi shiryô*, op. cit., p. 489.